

*Die Sehnsucht, den ganzen Park ausschreiten zu können* (*Le désir de pouvoir explorer le parc dans son ensemble*) est une phrase énoncée par un protagoniste de *Frost (Gel)* de Thomas Bernhard. *Die Sehnsucht, den ganzen Park ausschreiten zu können* est également le titre du projet artistique de Sabine Tholen, développé pour la Salle Crosnier en plusieurs chapitres.

*Perturbations* en constitue un premier volet sous la forme d'une publication. Traduites en photographies noir et blanc, imprimées avec une encre légèrement argentée, les « perturbations » observées par l'artiste se nichent principalement dans la nature : une montagne voilée – ou dévoilée – par le brouillard, un buisson dont les extrémités ont été retournées net par le vent, une mer de nuages ouatés, de jeunes pousses de sapin dont le vert chlorophylle transperce le tramé pourtant gris de l'image, des rayons du soleil traversant les oculi du plafond de la chapelle de Firminy. Rétiennes ou météorologiques, ces perturbations se comprennent comme un tout, une série d'images successives, peut-être séquentielles. A l'instar d'un signe de ponctuation, cette série crée du lien entre les travaux de dessins réalisés au graphite et les photographies couleur – restées dans le secret de l'atelier jusqu'alors – prises par l'artiste depuis une dizaine d'années.

Réunies de manière tout à fait inédite sous le titre de *Sélection illimitée*, ces prises de vue en couleur sont présentées sur les murs de la Salle Crosnier comme un deuxième volet du programme artistique. Il s'agit d'une série limitée par l'espace d'exposition – mais illimitée dans la réalité – de dizaines de photographies tirées d'un fonds personnel bien plus conséquent. Leur accrochage, parfaitement linéaire, dessine un horizon sensiblement sculptural – les cadres composant un certain bas-relief – à travers l'architecture du lieu, compris comme un tout et non comme trois salles dissociées les unes des autres. De la matière, des formes, des textures révélées par des cadrages stricts, des jeux de lumière variés : *Sélection illimitée* s'avère être un dialogue plastique intrinsèque allant bien au-delà de la séquentialité proposée dans l'accrochage, évitant ainsi une narration formelle au premier degré.

Du blanc immaculé des murs où se découvre ces prises de vue, le regard tombe ensuite dans le blanc d'un groupe de sculptures jonchant le sol. Troisième élément, il pique le sol d'abstractions résultant d'un jeu d'eau versée directement dans des bacs remplis de plâtre. Le hasard n'a cette fois-ci pas eu lieu lors de la rencontre entre un appareil photo et son sujet, mais lors du couplage de deux matières qui donne une forme sensible et non reproductible. Ces corps blancs avortés, nés d'un mouvement d'eau aléatoire – élément naturel peu présent dans les photographies, très orientées sur le végétal et le minéral – , offrent une forme de respiration dans l'exposition. En effet, embryons, taches d'huile prêtes à fusionner entre elles, petits paysages à part entière, textures libres, ces pièces résultent d'un lâché prise qui contraste avec le bilan photographique dressé dans cette exposition : réfléchi, maîtrisé, assumé et présenté avec rigueur.

Enfin, les branches coupées de leur vitalité qui s'étirent entre le sol et le plafond offrent un dessin de lignes souples juxtaposées verticalement contre le mur. Elles rappellent le goût de l'artiste pour le trait, mais aussi celui de la matière naturelle, ou de la mise en espace ou encore l'idée, cardinale, du lien qui donne du sens aux choses et unit les extrêmes opposés, comme le ciel et la terre, l'architecture et la nature. A l'instar de *Sélection illimitée*, cette installation de bois morts participe d'une vision du monde – qui serait le *parc* – homogène dans la richesse de sa diversité – son *ensemble*. Le *désir*, qui se lit dans le titre et qui se perçoit dans l'intention du projet, donne à lui seul l'élan de ce qui semble manquer dans l'exposition: une présence humaine autre que la trace d'architectures scellées dans le paysage.

Karine Tissot

